



HAL
open science

Spécialisation et commerce dans les Guyanes amérindiennes

Stéphen Rostain

► **To cite this version:**

Stéphen Rostain. Spécialisation et commerce dans les Guyanes amérindiennes. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2005, V, pp.153-156. hal-02186194

HAL Id: hal-02186194

<https://hal.science/hal-02186194>

Submitted on 18 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Spécialisation et commerce dans les Guyanes amérindiennes

Stéphen Rostain (UMR 8096 – Archéologie des Amériques)

Au sein de la plus vaste forêt tropicale humide du Monde, entre l'Amazone et l'Orénoque, les Guyanes constituent un ensemble géographique et culturel homogène en partie distinct du reste de l'Amazonie. Dans cette entité de 1 800 000 km², on distingue deux environnements principaux : la forêt inter-fluviale de l'intérieur et la basse plaine marécageuse littorale. Ces milieux contrastés ont conditionné de manière différente l'implantation et les modes de vie des populations amérindiennes.

À la différence de l'ethnologie, l'archéologie demeure encore trop embryonnaire dans les Guyanes. L'ethnohistoire fournit de nombreuses indications sur la production spécialisée de certains groupes et le dynamisme des réseaux d'échange amérindien depuis la conquête européenne. L'archéologie recoupe parfois ces informations et permet de reconnaître certains degrés de spécialisation et des modalités d'échange à l'époque précolombienne.

Spécialisation et échanges dans les Guyanes

L'ethnologie amazonienne a fréquemment montré que des groupes se spécialisaient souvent dans l'extraction et la diffusion de matières premières spécifiques, la chasse et la pêche, ou la manufacture de certains objets. Dans les Guyanes, chaque tribu était réputée pour certains produits qu'elle commercialise. Par exemple, les différents groupes karib du plateau central des Guyanes avaient, et ont parfois encore, des productions complémentaires, qu'ils s'échangeaient mutuellement dans un réseau généralisé de contacts commerciaux. L'analyse des archives indique que la spécialisation des groupes amérindiens étaient encore plus marquée autrefois.

Dans les plaines alluviales du bassin de l'Amazone, sur la frange orientale des Guyanes, les premiers explorateurs découvrirent des chefferies et des tribus spécialisées qui dépendaient les unes des autres pour les produits de première nécessité :

Des groupes de pêcheurs constituaient des stocks de poisson séché qu'ils échangeaient avec les populations de l'intérieur.

Les Caripuna et les Zurina sculptaient des bancs destinés au troc.

Les Carabayana extrayaient du sel de cendres végétales.

Les Aruaqui, les Tapajo et les Trombeta échangeaient leurs céramiques contre du coton, du fil, du tabac et du maïs.

Les Aïçuares produisaient également de la céramique et cultivaient du coton pour d'autres groupes.

Certains étaient spécialisés dans le commerce et servaient d'intermédiaires dans les échanges. Dans le bassin de l'Amazone, et depuis près de trois millénaires avant notre ère, existait un commerce de grande distance qui pouvait s'étendre sur près de 2000 km.

De 600 à 1500 ans apr. J.-C., la côte des Guyanes de l'Orénoque à l'île de Cayenne fut occupée par des sociétés issues du foyer culturel Arauquinoïde du moyen Orénoque. Il semble que chaque culture de cet ensemble s'était spécialisée dans certains domaines comme l'agriculture, l'artisanat ou encore la spiritualité.

Les gisements de roche sont très rares dans les Guyanes et pratiquement inexistantes sur le littoral. Au Surinam, des groupes occupant les alentours du massif de Brownsberg-Afobaka utilisaient des carrières pour se spécialiser dans la fabrication d'outils de pierre et fournissaient les communautés côtières. Sur la côte centrale, les groupes de culture Kwatta réceptionnaient ces artefacts en échange d'autres biens avant de les diffuser à leurs voisins à l'est et à l'ouest. Dans les marais de la côte occidentale, les habitants des monticules artificiels de terre de culture Hertenrits devaient remonter le fleuve Nickerie sur 225 km afin de se procurer les norites et les granulites nécessaires à la confection de leurs meules, de leurs molettes ou de leurs percuteurs. Un mythe des Lokono du Pomeroun raconte le long et périlleux voyage qu'il fallait effectuer pour se procurer des haches de pierre auprès des « hommes de pierre » de l'intérieur.

Du delta de l'Orénoque jusqu'à l'île de Cayenne, les groupes de tradition Arauquinoïde construisaient des milliers de champs surélevés afin de cultiver dans les aires inondées. L'édification et la mise en culture de champs drainés nécessitait un important investissement de temps, même pour des communautés denses. Ce travail s'effectuant donc aux dépens d'autres activités, il pouvait devenir nécessaire de compartimenter l'ensemble de la communauté en unités auxquelles étaient dévolues des activités spécifiques. Les communautés se spécialisaient ainsi et s'organisaient selon un système d'entraide permanente.

Production et échange de pendentifs de pierre verte

Les pendentifs biomorphes en pierre verte appelés *muraquitās* sont signalés dans toute l'Amazonie et les Antilles. Ces ornements représentent en grande majorité des grenouilles et, plus rarement, des oiseaux (vautours), des poissons, des tortues, des animaux non identifiés, des personnages ou des figures géométriques. Ce peut être également de simples perles ou des lames de hache miniatures. Ils étaient tous percés transversalement à l'arrière ou sur le côté de façon à être passés dans un lacet.

D'après les témoignages amérindiens, ces pierres vertes auraient été échangées avec le « peuple des Amazones » contre des plumes colorées de perroquets et d'aras, attributs typiquement masculins dans les sociétés amazoniennes. Les pierres vertes sont des parures féminines et les symboles des mythes qui s'y rattachent ont une connotation

féminine : eau, lac, mollesse, couleur verte, obscurité (nuit), anaconda, lune, ainsi que les animaux représentés (grenouille, lézard, poisson). Les « femmes sans hommes » les façonnaient avec la vase d'un lac qui acquérait la dureté de la pierre au contact de l'air.

La production et le commerce des pierres vertes débutèrent au moins au début de notre ère et se poursuivirent jusqu'aux débuts de la colonisation. À la lecture des textes d'archive, il ressort clairement que les *muraquitās* constituaient le principal moyen d'échange cérémoniel intra- et interethnique au sein des Guyanes, et même au delà. Des échanges avaient ainsi lieu entre les chefs de tribu, pour des transactions de mariage ou de paix par exemple, les pierres vertes prenant dès lors une valeur de monnaie.

Les pierres des Amazones se retrouvent dans toute la région nord de l'Amérique du Sud et dans les Antilles. Trois aires d'ateliers de manufacture de pierre verte sont connues : dans le bas Amazone, sur la côte centrale du Surinam et dans le nord des Petites Antilles.

Le plus ancien centre de production débute durant l'occupation Saladoïde dans les Petites Antilles. Les trois ateliers de Vieques, de Sainte-Croix et de Montserrat produisaient alors des pendentifs principalement en serpentine et de diverses pierres semi-précieuses.

Un peu plus tardivement commençait la production amazonienne en aval des rivières Nhamundá et Trombetas, affluents gauches de l'Amazone. Les ateliers sont ici associés à la tradition Incisée-et-Ponctuée (pendant amazonien de la tradition Arauquinoïde de l'Orénoque. Les roches utilisées étaient le plus souvent la néphrite, et plus rarement la stéatite, la quartzite, le granite ou le grès.

L'atelier surinamien de pierres vertes de culture Kwatta, associé à la tradition Arauquinoïde, débuta vers 600 apr. J.-C. Elles sont principalement faites dans des roches locales provenant de l'intérieur, surtout la rhyolite, et dans une moindre mesure la néphrite, la trémolite, le quartz, le metabasalte et la latérite. C'est sans doute ici que l'on peut reconnaître les indices les plus probants de spécialisation. En effet, chaque groupe Arauquinoïde des Guyanes a eu des productions particulières qu'il échangeait avec leurs voisins. À l'ouest la culture Hertenrits faisait figure de leader politique et religieux, au centre les Kwatta fabriquaient des objets de prestige tandis qu'à l'est les Barbakoeba se consacraient essentiellement à

l'agriculture sur champs surélevés. Les Kwatta échangeaient leurs pierres vertes avec leur voisins directs et les exportaient plus loin, jusqu'à l'île de Marajo dans l'embouchure de l'Amazonie.

La manufacture des *miraquitās* étaient donc concentrée dans de rares centres de production très localisés. Leur fabrication et leur circulation se développa notablement à l'époque des mouvements Arauquinoïde en Amazonie, c'est-à-dire de 500 à 1600 ans de notre ère, tandis qu'elles étaient déjà présentes dans les Antilles depuis quelques siècles.

Conclusion

Le morcelage linguistique des cartes ethnologiques masque l'importance des relations inter-tribales d'une Amazonie bien plus peuplée durant l'époque précolombienne qu'elle ne l'est qu'aujourd'hui. Les communautés vivaient dans un réseau d'échange et selon un système de spécialisations inter-dépendantes, ce qui a favorisé le regroupement des tribus dans les missions du XVIII^e siècle.

Textes d'archives, études ethnologiques et données archéologiques se rejoignent ici pour reconstituer l'image ancienne de sociétés amérindiennes reposant sur un système de complémentarité économique et de spécialisation multi-ethnique au sein d'un large réseau fluctuant d'échanges régionaux et supra-régionaux.